

(Extrait du "Messager du Sacré Cœur de Jésus.")

St. Isidore le laboureur.

(Suite et fin.)

Isidore ne songe qu'à consacrer aussitôt à Dieu un fils en qui il veut considérer, avant tout, l'enfant de Jésus-Christ. De son côté, le noble chevalier de Vargas, qui avait naguère confié au fidèle laboureur l'exploitation plus étendue de son domaine de Madrid, jaloux d'entrer en quelque façon dans cette famille de prédestinés, déclare qu'il ne cédera à personne le bonheur d'être le parrain de l'enfant. Il fait plus : en le portant lui-même sur les fonds baptismaux de Saint-André, il réclame le droit de lui donner son propre nom, le nom de Jean.

Un jour, la pluie tombant par ondées. Marie, surprise par l'orage en pleine rue, rentre précipitamment à la mai-on ; mais au moment où elle traverse à la hâte la cour intérieure, dans laquelle s'ouvrait un puits très-profond, l'enfant, qu'elle tient appuyé contre son sein, se retire par un mouvement aussi brusque qu'instantané. Il échappe aux mains qui le portent, tombe sur la margelle et roule dans le gouffre. La malheureuse mère a poussé un cri déchirant ; Isidore accourt, et tous deux, à genoux, remettent à Dieu leur enfant disparu. Tout à coup les eaux paraissent bouillonner dans les profondeurs du puits : elles s'envoient et montent, jusqu'à ce qu'on vit le petit ange, couché comme sur un berceau, sourira à ceux qui lui tendaient les bras.

Nous voudrions pouvoir détacher encore quelques-uns des traits de la Providence que relate le Cardinal del Monte, rapporteur de la cause pour la canonisation, dans le beau discours qu'il prononça en consistoire secret devant Grégoire XV, le 19 janvier 1622. Il faut nous borner ; aussi bien avons-nous compté, dans le grand ouvrage des Bollandistes, jusqu'à cinquante colonnes pleines de l'énumération des principaux miracles opérés par le B. Isidore. Contentons-nous de citer deux faits merveilleux que la peinture a souvent reproduits, et que la poésie a popularisés.

Notre Saint avait coutume, chaque semaine, de faire aux pauvres du voisinage une distribution régulière d'aliments, que la main de sa vertueuse épouse apprêtait. Un samedi, tous ces indigents venaient de terminer leur repas, et les chaudières étaient vides, lorsqu'un pèlerin qui paraissait harassé de fatigue et de faim s'en vint mendier à la porte du logis. — "Chère Marie, fit Isidore, ne donnez-vous rien à ce pauvre au nom de Jésus-Christ ? Eh ! mon ami, vous savez bien que nous serions embarrassés pour lui offrir même une bouclée de notre pain ! — Allez donc voir, je vous prie, s'il ne resterait rien sur le foyer." Marie, qui n'ignorait pas que tout avait été distribué à l'heure même, mais qui était prompt à obéir sans raisonner, rentre à la cuisine et demeure grandement surprise de trouver la chaudière remplie jusqu'à se répandre à terre. Elle court, en remerciant Notre-Seigneur, servir au pèlerin un repas copieux, après lequel celui-ci disparut si subitement, que chacun resta persuadé que la pieuse famille avait

eu en ce jour la visite de Jésus-Christ même, dans la personne de son pauvre.

Le fait suivant est encore plus connu. Pendant une sécheresse qui avait tari la plupart des fontaines, le gentilhomme que servait Isidore l'ayant rencontré, par les plus fortes chaleurs du jour, occupé à presser les travaux de la campagne, se plaignait devant lui de la soif qui le dévorait : "Oh ! que je donnerais, dit-il, de beaux ducats pour un filet d'eau fraîche ! — Vous trouverez à quelques pas d'ici ce que vous désirez," reprit le laboureur, en étendant la main vers un point assez rapproché qu'il désignait. Le gentilhomme s'y rend sur sa parole ; mais grande est sa colère, quand il ne rencontre là que des débris de roche épars au milieu des herbes flétries par un soleil de feu. Isidore, témoin de ses emportements, s'avance vers lui, et frappant tranquillement de son aiguillon la pierre aride, il fait jaillir au même instant la source la plus abondante qui se puisse voir. Cette fontaine miraculeuse n'a pas cessé de couler, et nul ne dira le nombre des malades qui y sont venus depuis chercher la guérison.

Cependant une pensée avait longtemps préoccupé l'âme du bon cultivateur : c'était celle d'instituer, sous l'invocation du Saint-Sacrement, une Confrérie pieuse qui ne serait composée que de laboureurs comme lui. Son but était, en honorant la divine Victime du Sacrifice, de rappeler d'une manière sensible à ses amis ce qu'il appelait la sainteté de leur profession. "N'est-ce pas, leur disait-il, ce vin et ce blé que nous récoltons dans nos sillons et dans nos vignes, après les avoir fécondés de nos sueurs, qui se changent tous les jours au corps de notre Sauveur Jésus-Christ ?" — Cette institution célèbre, qui devait prendre après sa mort un si vaste développement, lui procura dans ses dernières années de grandes consolations et de nouveaux moyens de multiplier ses aumônes. Jamais, en effet, les confrères du Saint-Sacrement ne se réunissaient sans commémorer ensemble à la même messe, et sans inviter ensuite un grand nombre de pauvres aux agapes de la charité.

C'est ainsi que notre Saint se préparait à rendre compte à Dieu de ce talent du serviteur, qu'il avait si bien fait valoir durant une carrière de 90 ans. Sa mort fut calme comme sa vie. — Jean de Madrid, le plus ancien de ses biographes connus, a retracé en quelques mots d'une simplicité touchante ce qu'une tradition récente lui en avait appris. "Lorsque le temps est venu, dit-il, où Jésus-Christ, le juste Juge, avait résolu de rémunérer les travaux de son serviteur, Isidore s'étendit sur sa couche, et Dieu lui donnant à connaître l'heure précise de son passage à la vie meilleure, il demanda aussitôt le Viatique des mourants. C'est alors qu'après avoir réglé les distributions à faire de sa petite fortune, il adressa à sa famille en larmes ses dernières recommandations dans le Seigneur : puis, se frappant la poitrine et signant son front, il joignit les mains, ferma les yeux, et recueilli en Jésus-Christ, son Rédempteur, au service duquel il s'était dévoué sans partage, il lui remit

son âme, pour recevoir de sa libéralité les récompenses du royaume des vivants. — Ainsi s'accomplissait en sa personne l'oracle de la sagesse : *Le Seigneur a conduit son Juste par les voies droites ; il lui a montré le royaume de Dieu et lui a donné la science des Saints ; il l'a enrichi dans ses travaux et lui en a fait recueillir le fruit.*"

Cette bienheureuse mort arriva le vendredi 30 novembre 1172. — Il n'a pas plus tard, le 8 septembre 1180, Marie Torribia s'endormit pareillement du sommeil de la paix, à l'âge de 80 ans, dans son délicieux ermitage de Notre-Dame de Caraniz. Les miracles nombreux qui illustrèrent son tombeau ne l'ont pas rendu moins célèbre que son bienheureux époux, et la piété populaire ne sépare point dans ses respects et son invocation la chère sainte Marie du grand saint Isidore.

Nous allons clore ici cette notice ; mais puisque nous avons fait mémoire, en commençant, de la part qui revient à notre saint laboureur dans une victoire fameuse, qu'on nous permette de rappeler quelque chose de cette journée, dont les résultats ne furent pas moins décisifs pour la catholicité entière que particulièrement glorieux pour la nation espagnole.

C'était quarante ans après la mort d'Isidore. Mohammed-ben-Nasser, surnommé le Vert, qui avait succédé à Abou-Jacob-Almanzor l'Invincible, s'appretait à porter le fer et le feu en Castille, et réunissait à cet effet de toutes les contrées tombées au pouvoir des Maures des corps de troupes formidables. Il lui était même venu d'Afrique des renforts si puissants, que le débarquement, au dire des historiens, avait duré quinze jours, et que l'émir, sûr de la victoire avait fait brûler ses vaisseaux. Quoiqu'il en soit de cette dernière affirmation, on sait que le roi Alphonse, dont les années n'avaient ni lassé la vigueur ni fait chanceler le courage, venait d'employer l'hiver de 1211 à 1212 à préparer une résistance désespérée contre le Sarrasin blasphémateur. Celui-ci n'avait-il pas juré de ne déposer les armes que dans Rome conquise, après avoir fait manger l'avoine à son cheval sur l'autel de saint Pierre ? Le magnanime Innocent III appelait à la lutte les princes catholiques, tandis qu'il conjurait les évêques d'appeler le secours du ciel sur une entreprise destinée, comme au temps de Charles Martel, à décider des plus graves intérêts de la chrétienté en péril.

Déjà, vers les fêtes de la Pentecôte de l'an 1212, le dévouement de ces chevaliers héroïques qui savaient encore mourir pour la patrie et pour l'Eglise avait pu rassembler, dans les plaines du Tage, les plus nombreux bataillons que l'Europe chrétienne eût encore réunis sur un même point. Partie de Tolède le 20 juin, l'armée des Castillans que commandait le roi Alphonse, et que fortifiait les vaillantes recrues d'Aragon, de Navarre et de France, se présenta soudainement aux Maures le 16 juillet en front de bataille.

L'affaire fut chaude et l'avantage bravement disputé. Commencé dès le matin, le combat n'avait rien perdu à midi de son premier élan, et la victoire n'en demeurait